

prouve pas contre le bétail canadien assuément. M. le curé a maintenant un troupeau d'une vingtaine de vaches canadiennes. Voici ce qu'il écrit au Dr Couture: "Je n'ai pas eu le temps de faire une étude comparative complète des Ayrshires et des Canadiennes, car je n'ai de celles-ci que depuis deux ans et je n'ai pas encore eu le temps de choisir même les meilleures, comme je l'avais fait de mes Ayrshires qui forment un troupeau choisi. Mais je puis dire que les canadiennes sont au moins aussi bonnes que les Ayrshires. Quant à la qualité du lait, elles valent mieux. (Celles que j'ai me donnent de 4 à 6 oyo de gras au Babcock excepté quatre qui n'atteignent pas 4 oyo. L'ensemble de toutes a donné 5 oyo de gras (épreuve au Babcock). C'est plus que ne me donnait mon troupeau d'Ayrshires dont la quantité de matières grasses variait de 3½ à 4½ oyo. Les canadiennes sont plus facilement nourries et se tiennent plus facilement d'hiver au pâturage où elles trouvent à vivre comme il faut là où les Ayrshires dépérissent."

"En somme, je crois, d'après ce que j'en connais, que les canadiennes sont plus profitables que les Ayrshires pour le cultivateur ordinaire, surtout s'il a en vue la production du beurre."

"Il y a à Québec une communauté qui gardait autrefois 22 vaches croisées Ayrshires et Darhams. Elle achète le lait durant cinq mois de l'année. Elle remplace ses vaches par neuf canadiennes et achète plus de lait que durant un mois ou deux. Je ne puis vous donner le nom de cette communauté, mais je vous montre, M. le Président, la lettre que elle m'a écrite et la signature qu'il y a au bas. Vous me rendrez le service de déclarer que vous connaissez cette communauté et que la lettre que je vous montre et que je vais lire vient bien de son gérant."

Cette communauté m'écrit ce qui suit: nous gardons des vaches canadiennes depuis 1890. Nous en avons 9 ici. Elles ont remplacé des vaches de race mêlée Darham et Ayrshire dont nous gardions 20 à 22. Les premières recoraient pour nourriture 2 boîtes de foin par jour et deux bouteilles de 7 à 8 livres chacune (prix approximatif de cette nourriture quotidienne: foin 14 à 16 lbs., mouillé 14 à 16 cts. Total, 28 à 30 cts par tête). Les canadiennes reçoivent actuellement 50 lbs. d'ensilage, une bouteille de 4 lbs. de son et 2 de tourteau de coton et une demi-botte de paille, coût total de la ration quotidienne, 12 cts. Quelques-unes des premières donnaient 25 à 30 livres de lait par jour, l'espace d'un mois après le vêlage, mais elles diminuaient très rapidement et nous étions cinq mois sans les traire, l'hiver. Les canadiennes ont donné 22, 25 et 30 lbs. dans la saison d'été, actuellement quelques-unes en donnent encore 12 à 15 lbs. par jour. Elles n'ont été qu'un mois sans donner de lait. Je me permets d'ajouter que 18 à 20 lbs. de lait des vaches canadiennes ont donné 1 lb. de beurre, tandis qu'il en faut 25 des autres."

"M. Bourassa, de Monte Bello, un éleveur d'Ayrshires pur sang, a qui j'ai conseillé d'acheter des vaches canadiennes, m'écrit ce qui suit. Il me semblait impossible de vous donner avant quelques mois une réponse exacte sur la valeur respective de mes vaches Ayrshires et Canadiennes, n'ayant pas encore commencé à peser leur lait séparément. Comme observation générale, voici ce que j'ai constaté: la vache Ayrshire donne plus de lait après le vêlage; le lait de la Canadienne est probablement un peu plus riche. La Canadienne demande un peu moins de nourriture que l'Ayrshire, mais elle

engraisse moins facilement, elle ne prend que la nourriture qu'il lui faut pour s'entretenir et faire du lait."

"En somme je crois la Canadienne meilleure laitière qu'il Ayrshire quand on sait tirer profit du lait toute l'année. L'Ayrshire paraît mieux pour la vente des écrouts, pour la fromagerie et pour la vente des bêtes qui donnent plus de lait. Une fois le compte établi entre les deux, je crois que la Canadienne l'emporte sur l'Ayrshire, à cause de la plus longue durée des profits et de la moindre dépense qu'elle occasionne."

"Je vous envoie ces quelques notes à la hâte. Dans quelques mois, j'aurai des notes précises sur chaque vache et je pourrai donner des renseignements plus précis, mais je crois que la conclusion sera la même."

"En voilà assez, M. le Président, pour prouver que la vache Canadienne est bonne, est meilleure que l'Ayrshire, et que pour nous, cultivateurs de la province de Québec, c'est la meilleure de toutes les autres."

Citons encore un autre témoignage important en faveur de la vache Canadienne. Afin de démontrer que la vache Canadienne est bonne, M. Ed. A. Barnard, acheta à Guelph, Ontario, avec l'aide du Pr. F. Brown, au prix de plusieurs centaines de dollars, les meilleures Darham à lait, comme il avait acheté dans la province de Québec les meilleures Ayrshires, il acheta des Devons, venant des troupeaux de Sa Majesté. Bientôt il avait des vaches étrangères à côté des Canadiennes. Elles étaient soignées en vue du lait; et cet essai lui prouva qu'après avoir payé des centaines de piastres, pour frais d'achat, voyages, etc., il avait perdu son argent, et que la vache Canadienne leur était supérieure.

La vache canadienne étant la meilleure laitière pour notre climat du moins, que devons-nous en faire? La croire! Mais c'est une grave erreur que d'admettre qu'une vache puisse être améliorée par voie de croisement.

Quant à ce qui regarde les races Ayrshire et Canadienne, M. Ed. A. Barnard est sous l'impression, après une expérience de plusieurs années, que ces deux races ne gagnent rien au métissage entre elles. (J. d'A. 92 page 78).

De plus la vache Ayrshire est assez portée à contracter la tuberculose, quand elle n'en a pas déjà le germe en elle-même.

Les grandes races Holstein et Ayrshire sont deux races athlétiques, qui, comme le Darham, demandent à être traitées avec les plus grands soins. — Dr. Couture, c'est ce qui fut que le Prof. Robertson, de la Ferme Expérimentale, Ottawa, a entièrement mis de côté les races Holstein et Darham. Compte rendu d'un avis à la Ferme Expérimentale paru dans "l'Electeur" du 15 mai 1894).

Une autre raison de cette exclusion des gros animaux comme laitières est que les grandes vaches mangent beaucoup plus que les petites en raison des bénéfices qu'elles rapportent; elles coûtent plus cher d'entretien. J'aime mieux une petite vache qu'une grosse, pourvu qu'elle soit bonne, bien entendue, elle me mieux sa pension. dit le Prof. Robertson.

En outre, toujours à la Ferme Expérimentale, on a abandonné les Jersey: on ne les considère pas avantageux pour les cultivateurs. Ce sont des animaux trop délicats et qui demandent trop de soins, ils sont par conséquent très sujets à contracter les maladies, surtout la tuberculose. Ils ne font pas de bons croisements avec les autres races. — (Compte rendu déjà cité). C'est la consanguinité qui a tué le Jersey. La vache Canadienne est donc bien

la vache par excellence pour le cultivateur de la province de Québec; élevons, nichetons et ne gardons que des vaches canadiennes.

J. B. PLANTE.

MOUTONS vs. CHIENS.

M. LE DIRECTEUR DU
Journal d'Agriculture,

On commence à comprendre que l'élevage des moutons doit former l'un des articles importants du programme de la réforme agricole, et ceux qui ont donné à ce sujet l'attention qu'il mérite sont convaincus que cette industrie est appelée à jouer dans notre agriculture un rôle aussi rémunérateur que l'industrie laitière. En effet, et pour ne présenter que l'un des avantages de cette industrie, ce n'est pas tout que de tenir le cultivateur sur sa ferme et de l'y tenir occupé. La femme et les filles du cultivateur font partie de la famille, et sont soumises comme son chef à la grande loi du travail. Donnez à la mère et à ses filles un ouvrage en rapport avec ses forces et ses aptitudes, faites de chaque maison de cultivateur une petite filature, où l'on file, où l'on tisse; que partout on voie sans cesse marcher le rouet et le métier; les revenus de la famille seront doubles, ses dépenses diminuées, et l'aisance remplacera la gêne et la misère.

Malheureusement, le rouet et le métier se voient, et on installe à leur place des pianos vendus à la petite semaine. Visitez nos vieilles paroisses, parcourez les rangs, et pour un rouet et un métier que vous découvrirez par-ci par-là, vous entendrez les gémissements de trois ou quatre pianos. Et là où les pianos manquent encore, vous trouvez deux ou trois chaises bergantes, occupées du matin au soir par de grandes filles, qui font de la catagène en déchirant leurs voisines. Et à chaque porte, un, deux, trois chiens, petits et gros, jappant après les gens et les mordant, obstruant les chemins, empêchant l'air des appartements. Mais si vous demandez à voir les moutons, on vous dira qu'on n'en garde pas, que la laine se donne pour rien, que les femmes ne savent plus filer, et d'ailleurs, que les chiens courent les moutons, et ça ne paie plus.

N'est-ce pas errant d'entendre un cultivateur tenir un langage aussi insensé pendant que sa femme et ses filles passent la moitié de leur temps à tisser aux cornettes, et emploient le reste à se confectionner des toilettes achetées chez le marchand, et non payées? Comme s'il était difficile de se débarrasser de tous ces chiens inutiles ou malfaisants, et de les remplacer par le mouton, cet animal frugal, dont la viande nourrirait la famille, et dont la laine manufacturée à la maison lui fournirait des vêtements solides, chauds, et ne coûtant rien.

Mais il faudrait longtemps prêcher pour faire pénétrer ces idées dans la tête de Jean-Baptiste. Exemple:

Il n'y a pas longtemps, un avocat de mes amis, qui ne demeure pas loin de la capitale, consentit à se laisser nommer membre du conseil Municipal de sa paroisse, et subéquemment deux coups, écrier un petit revenu pour la caisse municipale et débarrasser la paroisse d'une multitude de chiens malfaisants qui ont rendu impossible l'élevage des moutons, et dont les maîtres se servent comme bêtes de somme pour voler du bois dans la forêt, mon ami dressa et fit passer un règlement imposant une taxe de 50 centimes par chiens. — Ce fut son coup de mort. L'année suivante,

il était honni de toute la municipalité. On le précipitait avec rage en bas de son siège de maire, et on le remplaçait par un de ces gros timards qui font belle figure à tout le monde, et ne vont jamais autrement que vent derrière. Sur proposition d'un conseiller, le plus gros cultivateur de la paroisse, appuyé par un autre conseiller, aussi cultivateur, le règlement de mon ami fut cassé au milieu des imprécations de tous les habitants. Dans cette paroisse intelligente, depuis cette date mémorable, les chiens ne paient plus de taxes. Aussi on en rencontre à toutes les portes: mais visitez toutes les étables de la paroisse: vous n'y trouverez pas un seul mouton — que voulez-vous? Ces braves habitants aiment mieux garder des chiens.

Tout de même, M. le directeur, il ne faut pas désespérer. A force d'entendre dire et prouver que c'est un énorme profit que de garder des moutons, nos gens finiront par le croire, et par en garder. Dans cette prédication si patriotique, je vous souhaite plus de chance que n'en a rencontré mon ami l'ex-maire..., et vous prie de me croire.

Votre tout dévoué,

PAUL LOUIS.

LES VOLAILLES AU CANADA.

Par A. G. Gilbert, directeur de la section des volailles à la Ferme expérimentale d'Ottawa.

Il n'y a pas, dans le monde, de pays plus avantageux que le Canada pour la production des œufs et des volailles de qualité supérieure. Le cultivateur canadien peut, s'il le veut, faire valoir ses produits sur les marchés étrangers. Mais il ne doit pas perdre de vue le marché qui est à sa portée, c'est à dire le marché local d'hiver.

Suivant le désir exprimé par l'Hon. Ministre de l'Agriculture, nous donnons dans ce bulletin tous les renseignements pratiques capables de mettre les cultivateurs de ce pays à même de retirer du profit de leurs volailles.

NOTRE MARCHÉ LOCAL D'HIVER.

Ce marché est relativement peu développé, pour la raison que jusqu'à présent, les cultivateurs en général ne se rendent pas compte des bénéfices que leurs volailles pourraient leur donner. Pour retirer tout le profit possible de leurs volailles, les cultivateurs devraient pouvoir mettre leurs œufs en vente au moment où ceux-ci atteignent les plus hauts prix, c'est à dire en hiver. Que dirait-on d'un commerçant qui disposant d'un certain stock attendrait pour le mettre en vente qu'il soit descendu à sa plus petite valeur? On dirait avec raison que cet homme ne connaît rien aux affaires, et on aurait raison. On pourrait dire presque la même chose des cultivateurs qui en agissent de même avec les volailles: Pendant l'hiver, ils entretiennent des poules qui ne produisent rien, et qui, par conséquent occasionnent de la dépense, et lorsqu'arrivent les journées plus chaudes du printemps, toutes les poules se mettent à pondre, et la valeur des œufs tombe à un prix excessivement bas. Et c'est pourtant à ce moment que la plupart des cultivateurs commencent seulement à écouler les produits de leurs poulaillers!

PRIX D'HIVER. — RENSEIGNEMENTS ENCOURAGEANTS POUR LES CULTIVATEURS.

Examinons, pour l'ensemble du Canada, les différentes conditions dans lesquelles se trouvent nos marchés